Prix : 6 Frs – Etranger et Congo : 7 Frs

SIXIEME ANNEE
11 JUILLET 1951

TINTIN

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS

28



Les Vacances

On les lorgnait depuis longtemps, les vacances — comme des pommes sur la cheminée ou des marrons au coin du poêle. Au cours des congés d'étude, entre deux compositions, l'on se disait : « Encore huit jours, encore quatre, encore deux, et puis elles seront là, avec leur visage bruni par le soleil, leur chevelure de feuilles vertes et leurs grands yeux d'eau pure ! »

Et voici que le miracle s'est accompli : les vacances ont poussé les portes de nos classes, elles nous ont chassés de l'école et nous nous sommes trouvés au milieu de la ville, les bras ballants, l'esprit vide, avec ce gouffre de liberté devant nous, ce précipice de joies à découvrir et de bonheur à vaincre.

On avait envie de se jeter dans le vide, de sauter à corps perdu dans ce paysage de campagnes, de champs, de rivières qui nous faisait signe. Mais on hésitait encore : le signal avait-il vraiment été donné ? Le train qui crachotait dans la gare, pouvions-nous le prendre d'assaut ? Les routes qui s'en allaient vers de petits villages aux clochers pointus, pouvions-nous les faire vibrer du bruit de nos souliers ?

Déjà nous entendions la respiration de la mer et le claquement d'ailes des mouettes au-dessus de ses vagues. Déjà nous sentions sur nos lèvres ce goût salé du vent et des sables qui fouettent le visage aux jours de tempête. Déjà notre canoë se tenait en équilibre sur la ligne de l'horizon et les embruns venaient se briser sur notre corps.

Alors nous avons compris que nos rêves allaient se changer en réalités, que ces horizons, ces plages, ces routes nous étaient offerts, au cœur de l'été, en récompense de nos peines et que c'était pour nous que le train frémissait d'impatience, pour nous que la voiture faisait tourner son moteur, pour nous que la bicyclette arborait cet air clinquant et réjoui.

Vacances ! Mot magique qui nous ouvre les portes de la liberté. Sésame des prouesses sportives, des jeux entre le ciel et l'eau, des siestes paresseuses. Je vous les souhaite, mes amis, pareilles à vos désirs — avec ce petit coin de ciel bleu qui ne devra jamais s'effacer dans votre cœur, malgré les longues pluies dont notre climat, parfois, nous gratifie.

Vivent les vacances et, parmi elles, en nous, vive la joie !

Tintin

TINTIN (hebdomadaire). *Administration, Rédaction et Publicité :* rue du Lombard, 24, Bruxelles. C.C.P. : 1909.16. — *Editeur-Directeur :* Raymond Leblanc. — *Rédacteur en chef :* André-D. Fernez. — *Imprimerie :* Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles. ABONNEMENTS. *Belgique :* 3 mois : 70 fr.; 6 mois : 135 fr.; 1 an : 265 fr. — *Etranger, Congo belge :* 3 mois : 80 fr.; 6 mois : 155 fr.; 1 an : 300 fr.



MON COURRIER

Fleurette Astrid, Wéris-Barvaux. — J'espère que tu as remporté un prix au Concours de Pâques ? Si tu l'as mérité, bien entendu ! Bonne chance.

Royakkers Sydney, Wilryk. — Tu as raison : nous avons veillé à ce que les carrés des « Mots Croisés » soient plus grands. Amicalement à toi.

Achtin A., Etterbeek. — Pour le moment, nous ne pouvons songer à publier en français l'histoire dont tu nous parles. Plus tard, peut-être.

Peola Marcello, Turin (Italie). — La Maison Lefebvre nous signale que ton prix a été expédié 34, Corso Lecce, le 23 avril dernier. L'as-tu reçu ?

Bellet Jean-Pierre, Uccle. — C'est l'instinct qui pousse le pigeon voyageur a regagner son pigeonnier. C'est, en effet, très curieux.

Laurent Jean-Pierre, Herchies. — Ta réponse à « Tintin interroge ses amis » m'est parvenue trop tard. Une autre fois, soit plus rapide.

Carlier Stephan, Namur. — Si je place, dans « Mon Courrier », le nom avant le prénom, c'est pour que mes amis découvrent leur nom plus vite. Sans quoi, ils se heurteraient à des Jean, Pierre, Paul, Stephan, qui ralentiraient leurs recherches. Nous sommes d'accord ?

Vandersmissen Luc, Gand. — Ainsi, c'est une Ford 8 cylindres décapotable qui a gagné le rally Le Cap-Alger ? Eh bien, bravo ! Félicitations.

Veglio Giancarlo, Torino (Italie). — Désire correspondre avec lecteur belge pour échange de timbres-poste. Ecrire au journal.

Baudaux Jean, Gerpinnes. — Le colbacq du sergent sapeur que tu as dessiné pour moi n'est pas mal du tout. Et j'aime son plumet qui se dresse fièrement au milieu. Merci de ta gentillesse. Et amitiés pour toi.

Pirlot Nicole, Woluwe-Saint-Lambert. — Ton papa lit « Tintin » avant son journal ? Comme je le comprends ! Bien sûr, tu peux m'écrire. Hergé n'habite pas Woluwe, mais Boitsfort. Je te serre cordialement la gauche.



Un savant disparait... Quand on le retrouve, on constate qu'il a perdu la mémoire ! Mais qu'est-il advenu de son fameux sérum ?...

Du mystère... De l'aventure... Du mouvement.

Très bientôt, dans Tintin.



LES AVENTURES DE RENAUD ET DU PETIT CHEVAL AJAX









(A suivre.)

Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Conrad s'est mis à la tête des hommes d'armes du seigneur de Kessel qui vont rejoindre l'armée ducale. Steenardt, le chevalier félon, décide de mettre à profit l'absence de notre héros...









Qui est là ?

Nous sommes deux pauvres pèlerins. Nous cherchons un asile pour la nuit.













Jamais je ne donnerai mon enfant à une canaille de ton espèce !

Dans ce cas, elle mourra. Geert, fais ton œuvre !...

BOB DE MOOR - 28 -

(A suivre.)

Soyez

C'ETAIT en mai, quand les premiers vents tièdes mettaient au pied des pommiers une neige de pétales. La voiture venait de quitter la grand route de Namur à Nivelles. Vitres baissées, elle avançait sur un chemin de terre battue au bout duquel il n'y avait que le ciel.

— C'est là, dit notre guide.

Je coupai le contact. A nos côtés, l'adolescent était devenu muet. Ses quinze ans, avec un mélange confus de joie et d'appréhension, contemplaient la plaine, sa petite barrière, le manche à air qui flottait paresseusement dans le vent matinal, les hangars clairs, le chalet du Centre, le petit clocher de Temploux, et tout ce décor de ciel, de soleil et d'herbes parcourues de brise qui — dans les semaines à venir — allait lui devenir tellement familier.

Soudain, une grande ombre de proie glissa sur les herbes, décrivit une orbe et se posa près des hangars.

— Un « Schweizer », dit notre guide. C'est là-dedans que tu monteras, tout à l'heure.

L'adolescent ne répondit rien. Il regardait cet oiseau léger — couleur crème et orange — sur lequel il allait faire son entrée dans le royaume des hommes volants.

Le « poussin ».

A TEMPLOUX, Centre de l'Ecole Nationale de Vol à Voile, le « poussin » de quinze ans est accueilli par un homme au visage maigre et boucanné, vêtu d'une salopette, coiffé d'un béret basque posé à la diable.

— Alors, petit, tu veux voler, toi ?

« Papa » Evrard, l'œil plissé, juge le nouveau qu'on va confier à ses soins. Pour l'instant, il a mis une sourdine à ses magnifiques coups de gueule qui terrorisent les néophytes.

Penché sur la carlingue, le moniteur explique à son futur élève le maniement de l'ustensile.

— Tu vois, toute la gamme des acrobaties tient dans un rond de serviette ! Donc, inutile de tirer dessus comme si tu voulais tout arracher.

Le « poussin » dit « Oui... oui ».

Il a compris. Installé maintenant au siège avant, il voit, à l'autre bout de la plaine, la silhouette noire du camion qui va le « treuiller ». Le câble se tend et, brusquement...

Brusquement, il oublie tout. C'est la montée en chandelle, les pieds au-dessus de la tête. Il se cramponnerait sauvagement au manche à balai s'il n'avait derrière lui la présence rassurante de « Papa » Evrard qui a pris les commandes, qui attend et qui, au moment où le planeur a atteint son altitude, le met en ligne de vol, débloque la « sauterelle », libère le câble.

— Maintenant, écoute...

Le « poussin » tâte le manche à balai, pose les pieds sur le palonnier. Le planeur répond. C'est le vol dans l'immobilité du silence. Les haubans chantent doucement. Si le cadran du badin — que le néophyte ne pense pas à lire — ne marquait pas quatre-vingts à l'heure, on croirait le « Schweizer » suspendu par un fil dans le ciel.

« Papa » Evrard tourne, reprend le vent, se pose sur la plaine aussi doucement que, tout à l'heure, tombaient des pommiers les pétales. Le premier vol a duré de cent vingt à cent trente secondes. Le « poussin » déjà, est conquis.

Les vols remorqués.

UNE quinzaine de « treuillées » pour dégrossir le débutant, puis vient la série des vols remorqués. C'est Charron, le chef moniteur du Centre, qui a pris, derrière le « poussin », la place d'Evrard. A la suite de l'avion qui entraîne le planeur, la montée est, cette fois, moins brutale. On prend de l'altitude. Chaque vol va durer un quart d'heure. Un quart d'heure pour autant, bien entendu, que Charron ne se laisse pas tenter.

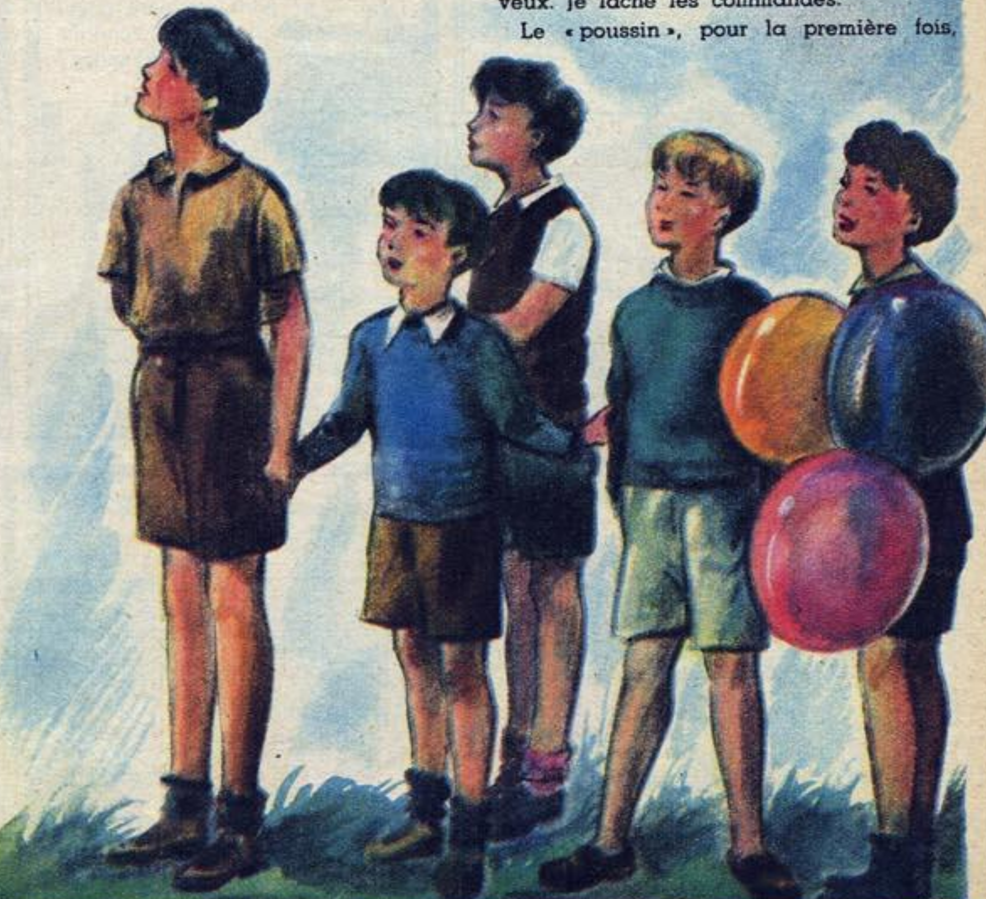
Car ce Français éveillé, à l'œil perçant, qui a un coup de gueule aussi admirable que celui du « Papa » Evrard, examine le ciel, repère un petit cumulus, s'en approche pour voir si « ça fume » et s'il ne découvrira pas une ascendance qui l'emmènera vers les quinze cents mètres. Il a plus de deux mille heures de vol à son carnet, et il ne se sent vraiment chez lui qu'entre quinze cents et deux mille mètres; une fois qu'il a trouvé un bon courant, c'est le diable pour le faire descendre.

Cette ascendance, il l'a trouvée. L'altimètre marque 2,000.

« Si tout va bien, pense Charron, on peut s'amuser ici pendant une heure ou deux. » Il se renverse confortablement sur son siège.

— Vas-y, maintenant. Fais ce que tu veux. Je lâche les commandes.

Le « poussin », pour la première fois,



Pilotes en 15 jours!

pilote son planeur. Il hésite d'abord, puis s'enhardit, tourne, fait des S, revient, sent soudain — avec quelle ivresse ! — qu'il a trouvé une ascendance, la perd, et se désole intérieurement. Derrière lui, à voix plus calme maintenant, Charron corrige ses erreurs de pilotage.

Au retour au sol, son opinion est faite : le nouveau bientôt, va pouvoir voler seul.

Le poussin vole seul.

IL y a moins de vingt jours que notre héros est venu à Temploux pour la première fois. Il a déjà inscrit à son carnet quinze vols en « treuillée » et une quinzaine de vols remorqués. Il a parfois atteint les mille mètres avec Charron ou avec Johnny Schuppler, ancien moniteur de la R.A.F. Il espère que, d'ici une ou deux semaines, si Charron est de bonne humeur, il pourra — peut-être — voler seul.

Ce dimanche matin, avec son équipe, il amène un « Grumau » sur la piste. On fixe le treuil. L'appareil est prêt, soudain...

— Toi, là, monte là-dedans et vole seul !

— Je... moi ?

— Oui. Prends un peu de hauteur. Décroche... Ta ligne de vol sur le clocher, le plus droit possible, puis descends doucement, à cinq cents mètres. Tu y es ?

Pris à froid, le « poussin » s'embarque. Cet instant qu'il a si longtemps espéré, maintenant l'emplit d'appréhension. Mais après tout, cinq cents mètres en ligne droite, qu'est-ce donc ? L'assurance lui revient, et il s'envole avec la conviction qu'il va étonner les populations.

Ce sera, classiquement, lamentable. Sous ses mains nerveuses, le manche à balai « pompe », le « Grumau », au-dessus de la plaine, monte et descend comme sur des montagnes russes invisibles. D'en bas, les clameurs conjuguées de « Papa » Evrard et de Charron semblent poursuivre le « poussin » consterné.

« Tout est fichu », pense-t-il amèrement en atterrissant avec rudesse.

Mais le deuxième vol est meilleur. Le troisième presque bien et, la semaine suivante, après une montée, un S complet, une prise de plaine et un atterrissage dans un rayon de cinquante mètres, il se voit, du même coup, délivrer ses brevets A et B.

Dès aujourd'hui, il peut voler seul !

Il pleut des brevets.

A PRESENT, le cinéma n'intéresse plus notre « poussin ». Dès qu'il a quelques heures de liberté, il se rend à bicyclette à la plaine du club, au terrain de Gand, de Grimbergen, de Spa, de Verviers ou d'Anvers. A l'époque des vacances, il va revoir, avec quelques camarades, le « Papa » Evrard au centre de Temploux; il apporte son matériel de camping, couche dans la paille ou sous la tente, se fait « treuiller » ou remorquer, examine le ciel, repère les cumulus et dépiste les ascendances; dès que son attention est attirée par le vol d'une buse ou d'un épervier, il s'en va rejoindre l'oiseau de proie, puis — en orbes serrées — le planeur et l'oiseau s'élèvent dans la même colonne ascendante qui les amènera de concert vers les deux mille mètres.

L'ex-« poussin », maintenant, consulte son barographe, essaie de tenir l'air une heure, puis deux, puis cinq, et voir se garnir son carnet de vol. Brevet C, brevet D et — honneur suprême ! — brevet E...

Il est définitivement « mordu ». Il aime l'ambiance de ces plaines d'aviation où se recrée — au milieu de jeunes gens bronzés et d'hommes de cinquante ans qui se sont laissés attirer par le vol à voile — l'atmosphère de camaraderie des œuvres de Saint Exupéry et de Kessel. Il a canadienne et chaussures fourrées, parle de l'isotherme qui se situe à mille six cents mètres, il a appris à se diriger en P.S.V. et considère les pilotes d'avions à moteurs avec la même condescendance qu'en apportent les marins de la voile à traiter les matelots de vapeurs.

★

Le ciel est à lui. En semaine, quand il lève le regard vers le ciel et voit au-dessus de la ville un beau cumulus, il pense :

« Ça fume... Il doit y avoir une sacrée ascendance là-dessous... ».

Et sous ses mains, alors, il croit sentir vivre le planeur qui l'emportera le dimanche suivant...



Vous pourrez retrouver très bientôt notre « poussin ». Du 21 au 29 juillet, auront lieu à Temploux les « Journées du Vol à voile », au cours desquelles seront disputées des épreuves d'altitude, de durée, de distance, etc. A cette occasion, il sera également organisé de nombreux baptêmes de l'air.



Les Aventures de DZIDZIRI

ROMAN INEDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG



Le « Normandie des Airs », à bord duquel le jeune Dzidziri avait pris place comme passager clandestin, s'est abattu au cœur de l'Afrique. Après avoir échappé à mille dangers, notre héros, accompagné du pilote Yves Larnaud et de l'air-hôtesse Sophie, revient près des débris de l'appareil. Il y rencontre le prince Ephraïm et son secrétaire Domingo, personnages fort suspects. Une chasse au buffle est organisée pour le lendemain...

NOMOGO FAIT SES ADIEUX

A l'abri du taillis qui le dissimulait, Dzi poussa un soupir de soulagement : la silhouette humaine, là-bas, avait littéralement volé vers le ciel; quand elle retomba, tout le troupeau en fuite la piétina.

Le jeune garçon entendit un grand rire à ses côtés; il se tourna : Nomogo-Kooso avait le visage noir fendu par l'hilarité. Il exprima :

— Le Lionceau à la Crinière de Flammes est plus malin que Ngagi, le gorille.

Un bruit de branches brisées; Laobé apparut à son tour; il grimaçait de contentement. Dzi lui passa amicalement le bras autour des épaules :

— Tu n'as pas eu peur, beauté blonde ?

Le Noir montra les arbres, baragouina des explications :

— J'étais là-haut, expliqua-t-il. Quel tonnerre quand le troupeau est passé en dessous de moi; plus fort que Kulumkulu, dieu des Fétiches, quand il se fâche...

Que s'était-il donc passé ? Depuis l'aube, Dzi et ses deux compères suivaient la caravane. Ils observèrent les allées et venues, guettèrent lorsque le prince Ephraïm établit les postes. Et Nomogo-Kooso dit alors :

— Regarde... il place ton ami, l'homme-oiseau, juste dans le vent du troupeau. Ainsi les buffles le sentiront-ils et ils le chargeront.

— Pas de temps à perdre, répondit Dzi.

Se faufilant dans les taillis, ils atteignirent un emplacement non loin du pilote. Là, avec des morceaux de bois, quelques chiffons, ils fabriquèrent un mannequin, puis ils attendirent. Tout se déroulait comme Dzi l'avait imaginé : Ephraïm blessait un buffle mâle; la bête chargeait; des coup de feu repoussaient encore le troupeau **dans la direction de l'aviateur.**

Et alors Dzi et ses compères de se démener, d'attirer sur eux, **sur le mannequin,** l'attention des buffles. La manœuvre avait réussi : c'était le simulacre, non l'homme, que le buffle blessé avait lancé en l'air, piétiné ensuite.

— Allons ! résolut Dzi, entraînant les deux Noirs.

Très vite il rejoignit Yves Larnaud. Le pilote montra sa stupeur; mais Dzidziri posait un doigt sur ses lèvres :

— Est-ce que vous êtes fixé cette fois, Commandant ? chuchota-t-il.

— Fixé ? pourquoi ?... dit le pilote.

— Ephraïm a amené les buffles à charger dans votre direction... Vous n'avez pas vu ?

Larnaud considérait son jeune camarade; il hocha la tête à plusieurs reprises :

— Je crois que tu as raison, Dzi, fit-il à son tour. Ma cartouche a raté quand j'ai tiré.

Et Dzi lui raconta alors l'entretien surpris par lui, la façon dont il avait suivi la chasse, protégé l'aviateur.

— Merci, exprima celui-ci; tu me sauves la vie une fois de plus. Mais Ephraïm aura de mes nouvelles, ajouta-t-il.

Dzi le retint :

— Vous n'avez aucune preuve.

Larnaud hésitait. Les appels d'Ephraïm se rapprochèrent; les pisteurs indigènes n'étaient pas loin. Dzi recommanda en hâte :

— Je file. Mais croyez-moi : taisez-vous, Commandant. Et tâchons de savoir ce qu'ils veulent, Ephraïm et Boule de Graisse.

Il s'esquiva. Il était temps. Le prince surgissait, haletant :

— Vous êtes sain et sauf. Dieu soit loué !... J'ai bien cru...

A ce moment la voix molle de Domingo questionna de loin:

— Alors ?... Les buffles l'ont descendu ?

Ephraïm répondit très vite :

— Il est sauvé heureusement.

— Tant mieux pour vous, dit à mi-voix le pilote.

Le retour vers le camp s'effectua dans une atmosphère beaucoup moins cordiale. Dzi et ses deux compagnons avaient précédé les chasseurs; en quelques mots il mit Sophie au courant; la jeune fille ferma les yeux d'émotion; elle murmura :

— Yves...

— Je vous répète qu'il n'a rien...

— Mais alors ces deux hommes, Ephraïm et Domingo...

Elle serrait les poings. Il eut un bref sourire :

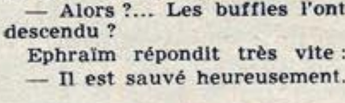
— Qu'est-ce que je vous disais ?... Pourtant n'éveillons pas leur attention.

Et il expliqua son plan. Sophie esquissa une grimace :

— Feindre n'est guère dans ma nature.

— Il le faut, insista-t-il.

Aussi réussit-elle à sourire à Ephraïm, à plaisanter avec Domingo. L'Oriental se montrait tellement désolé d'ailleurs qu'elle se prenait à douter, et Yves avec elle : après tout, un accident de chasse est chose commune ! Devait-on tenir le prince pour responsable d'une





— Allons ! résolut Dzi, entraînant les deux Noirs.

— Il s'en est fallu de peu, bougonna l'aviateur qui se maîtrisait avec peine. Votre fusil m'a lâché !

Domingo apparaissait :

— Ben, vous avez eu de la veine ! J'ai pourtant vu le buffle vous jeter en l'air...

— Ça a l'air de vous ennuyer, Monsieur Domingo, que j'en ai réchappé !

— Vous êtes fou, mon cher Larnaud ! s'empressa Ephraïm. Je suis trop heureux quand je songe... Dire que je vous avais remis mon meilleur fusil, une arme qui ne m'a jamais trahi.

mauvaise cartouche, de la colère d'un buffle blessé ? Dzi conçut vite que son ennemi regagnait du terrain. Il haussa les épaules : il était fixé, lui !... Et il guettait le moment où Ephraïm se trahirait sans recours.

Le lendemain matin, on leva le camp. Tout le matériel fut chargé sur les deux voitures d'Ephraïm et sur la jeep-amphibie. En route vers l'est; à une bonne centaine de kilomètres on trouverait un fleuve.

— Des pirogues nous attendent sur la Luénya, expliqua Ephraïm. Ainsi regagnerez-vous vite des lieux plus hospitaliers.

— Parfait, opina l'aviateur.

Mais Sophie s'inquiéta :

— Où est Dzi ?... Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur, à ce cher gosse...

Ephraïm eut un rire ambigu; il émit :

— Ça m'étonnerait ! Ce garçon a l'âme chevillée au corps ! Pour le tuer, il faudrait l'asseoir sur une chaise de dynamite... au moins !...

L'objet de cette conversation n'était pas loin cependant; mais invisible : Nomogo-Kooso l'avait entraîné au cœur d'un bosquet d'arbres épineux aux fleurs d'or. Et là, le vieux féticheur prit la parole :

— Toi, Lionceau à la Crinière de Flammes, tu pars... Et Nomogo-Kooso est triste. Car tu es aussi brave que le plus brave des Fils de Simba. Tu nous as montré ton courage. Tu as affronté les Fils du Crocodile. Tu nous as permis de brûler l'Ile sacrée. Nous ne t'oublierons jamais.

Visiblement le bonhomme était ému. Et Dzi ressentait une émotion parallèle; il s'était pris d'une affection particulière pour le vieux sorcier; il se souvenait du jour où les Fils de Simba l'avaient transformé en gibier; il se rappelait tout ce qui suivit. Et il concevait combien Nomogo-Kooso lui avait été précieux et fidèle.

— Moi aussi, je te regretterai, fit-il.

Nomogo-Kooso s'assit sur le sol; d'un sac pendu à sa taille, et qui ne le quittait jamais, il tira un lot d'objets hétéroclites, des griffes, des os, une aile d'oiseau, une tête minuscule et desséchée à l'aspect bizarrement humain, des graines, un vrai bric-à-brac.

— Tu te crois au marché aux puces, vieux frère ? questionna Dzidziri.

Le féticheur le contraignit au silence. Longtemps il brassa ses trésors, inspecta le ciel, traça des signes dans le sable; enfin il conclut :

— Les périls ne sont pas terminés pour toi. Défie-toi du chemin qui court. Et prends ceci...

Il tendait une de ses amulettes, où Dzi crut reconnaître une patte de lion pétrifiée. Il indiqua :

— Où que tu sois, tu en tireras protection.

Ils s'étreignirent. Puis Dzi se tourna :

— Où est Laobé ?

Le petit Noir avait disparu; impossible de remettre la main sur lui; sans doute se cachait-il pour échapper à l'émotion lorsque son ami blanc partirait. Il n'était plus que de s'en aller. Dzi s'installa au volant. Ephraïm conduisait lui-même une de ses voitures, Domingo la seconde. L'Oriental leva le bras. La caravane s'ébranla. Elle n'avait pas accompli un kilomètre qu'une détonation terrifiante retentit sur la brousse...

La semaine prochaine :

LA VOIX DU LION

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

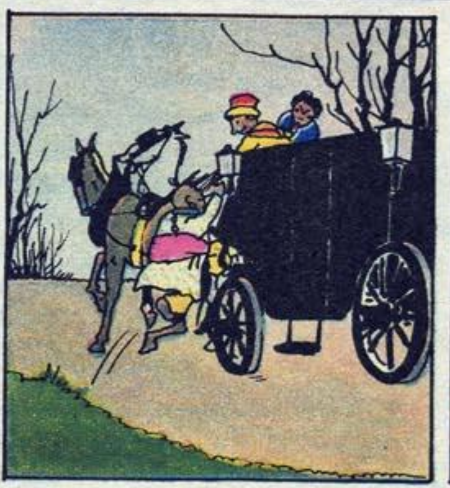
Roustan a délivré Hassan et Kaddour, enfermés dans un cachot par les conspirateurs. Les trois amis s'apprêtent à reprendre aux faux policiers la voiture que ceux-ci ont volée...





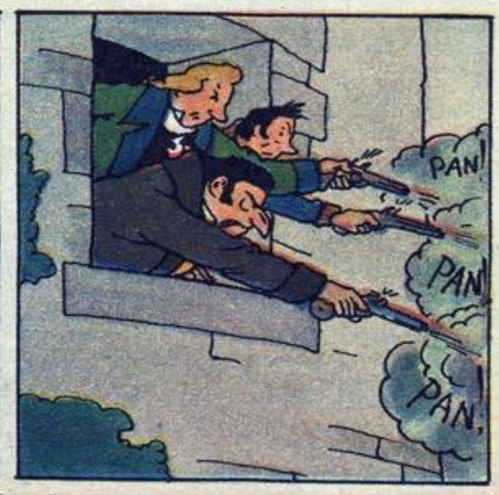


















... aux ordres donnés par Montbidon à ses complices. Quant à la lime, je l'ai tirée du coffre de la voiture pendant qu'on vous transportait. L'eau, qui a failli vous noyer, provenait d'un étang voisin...

Nous reviendrons arrêter ces bandits.

Les crois-tu assez naïfs pour nous attendre ? Mais patience ! Nous aurons notre revanche...

(A suivre.)

Conte inédit de JACQUES LILLOIS

Illustrations de RENE FOLLET

Les plus

JOHNIE et FREDDIE n'avaient nulle raison sérieuse de faire cette promenade en barque, à une heure aussi tardive. D'autant que le « Vieux Mammouth » — c'était le nom de leur esquif — n'était pas en bon état : il prenait l'eau et le bordage était fendu. Mais les deux amis avaient une folle envie de dépenser en tête-à-tête l'excitation que leur causait la proximité des vacances.

On était au mardi; la distribution des prix et les épreuves sportives qui l'accompagnaient rempliraient toute la journée du mercredi. Et, le jeudi 16 juillet, commencerait cette époque admirable durant laquelle tous les collégiens du monde n'ont qu'à jouer, courir, prendre l'air et le bon temps !

Spécialement sur cette côte de Californie qui semble organisée de toute éternité pour l'enchantement de la jeunesse... Deux mois de promenades, de tennis, de balle au panier, de natation et de flâneries en commun !...

Le soleil descendant atteignait la cime des îles. Au moment où les excursionnistes allaient quitter le rivage, une silhouette menue apparut dans les rochers et cria vers eux. C'était Pad Hawless, surnommé l'« Oiseau-Rok », qui, les reconnaissant, demandait à être de la partie.

— Nous n'aimons pas les poids-morts, dit Freddie.

— Je puis tenir la barre, insinua Pad, engageant.

— Il n'y a pas de barre, triple gourde ! Te crois-tu sur un cuirassé de cinquante mille tonnes ?

— Je sais écoper quand il y a des avaries, et faire des signaux en alphabet Morse.

— Très intéressant pour une petite sortie de deux heures !

— Allons, laisse-le venir, il n'est pas encombrant, intercéda Freddie.

— Minute ! fit Johnie, comme l'Oiseau-Rok embarquait avec allégresse. Qu'est-ce que ce colis démesuré dont tu prétends charger notre bord ?

Pad tira un pan de toile. On vit une cage d'osier qui contenait des volatiles.

— Est-ce que cela vous ennuie vraiment ? demanda-t-il. Ce sont les pigeons voyageurs que mon oncle renvoie à mon père.

— Des pigeons sur un bateau !... Ça va être gai. Je déteste les roucoulements.

Sans répliquer, le nouveau-venu — onze ans — s'installa avec sa cage au centre de l'embarcation, tandis que Johnie — quatorze ans — et Freddie — treize ans et demi — appuyaient sur les avirons.

Dès que la petite jetée fut doublée, par mer calme, la conversation s'engagea. Les trois garçons évoquèrent tour à tour avec volubilité ces perspectives enivrantes, auxquelles l'imminente inauguration des grandes vacances allaient donner accès.



La barque déboucha dans le chenal du port, reconnaissable à ses grosses bouées. Tout de suite, celles-ci s'allumèrent. Et alors l'étendue liquide parut beaucoup plus noire.

— Il est temps de rentrer, déclara Johnie, avec son autorité d'aîné. J'ai dit à ma mère que je serai à la maison avant dix heures.

— Et nous allons devoir faire le prochain mille à contre-courant, ajouta Freddie.

L'effort se révéla plus dur encore qu'on n'eût pensé. A la tombée de la nuit, il se lève dans ces parages une brise légère, mais tenace qui tire la mer vers l'ouest. Pesant de tout son poids sur ses rames, Freddie commençait à se fatiguer. Nos amis n'avaient pas prévu qu'on était à la nouvelle lune. Bien que le canot fût par le travers de la jetée, l'obscurité tomba comme une pierre, et les trois collégiens ne se virent plus les uns les autres. Ils durent ramer au rythme de la voix, exercice des plus harassants.

★

Freddie dut demander quelques instants de grâce. Il reprenait sa respiration — au sein d'un silence un peu angoissé : la situation devenait délicate — quand une violente lumière s'abattit sur l'embarcation.

En même temps, une voix à l'intonation caverneuse criait : « Halte ! », ajoutant des jurons fort grossiers qui détonnaient dans la double majesté de la nuit et de l'océan.

Le projecteur s'éteignit. Les trois marins d'occasion virent qu'ils étaient bord à bord avec un petit vapeur effilé, momentanément en panne, et où s'agitaient des formes indistinctes.

— A l'échelle ! cria le porte-voix, avec de nouvelles malédictions. Johnie obéit instinctivement. Il donna deux coups d'aviron, accrocha un cable. Deux faces d'homme sortirent de l'ombre, et deux poings vigoureux attrapèrent le canot.

— Ce sont des gosses, bon Dieu ! dit un des hommes avec dédain. Allez, grimpez, marmousets, et plus vite que ça. Vous vous expliquerez là-haut.

— Restez ici tous les deux. Je vais voir ce qu'ils nous veulent, dit Johnie à Freddie.

Il gravit l'échelle et déboucha sur un pont encombré de ballots énormes, dont certains étaient disposés en pyramides. Il y en avait jusque dans les coursives.

— Ça va ! le môme. Occupe-toi de tes affaires !

Une main poussait Johnie rudement, contre une porte qui céda. Le collégien se trouva dans une cabine, devant trois inconnus qui, d'un geste prompt, se couvrirent de la main le visage.

Le plus grand dit :

— Qu'est-ce que vous fichez dans la passe à pareille heure ?

— Nous avons fait une excursion, à trois amis.

— Une excursion en mer ? Pourquoi faire ?

— Pour parler entre nous des grandes vacances, qui commencent après-demain.

Cela fit rire méchamment les trois hommes, derrière leurs doigts en éventail.

— Vous nous espionnez, voilà ce que vous faites !... C'est la douane qui vous envoie.

— La douane ?

D'une bourrade furieuse, l'homme de gauche repoussa Johnie contre la cloison :

— Ne fait pas l'imbécile, ou cela te coûtera cher !

— Minute, Beppo ! dit le chef. Mon ami, reprit-il posément, s'adressant au jeune garçon, que vous soyez excursionniste ou espion, maladroit ou indiscret, le résultat est le même à nos yeux. Avec un peu de chance, vous seriez passé à distance de notre bord, ou bien notre méfiance ne se serait pas éveillée. Mais les faits sont les faits ! Vous avez vu ce qu'il y a sur notre pont. Malin comme vous paraissez l'être, vous avez déjà deviné que nous sommes d'honnêtes contrebandiers, prêts à décharger, à l'écart des regards inquisiteurs, les marchandises qui débordent de notre calle. A ne vous rien cacher, ce petit voyage doit se renouveler plusieurs fois coup sur coup. Et nous n'avons nulle envie, ni de nous encombrer de vos personnes, ni de vous lâcher naïvement, à quelques encablures d'un poste de gabelous excités par les primes.





belles vacances

— Je ne dirai rien à personne, affirma Johnie, et mes camarades non plus.

— Nous ne demanderions pas mieux que de vous croire. Mais nos fortunes et, dans une certaine mesure, nos vies, sont des choses trop précieuses pour que nous les



laissions dépendre de la parole donnée par un collégien de Cholester. Des bandits authentiques s'en tireraient sans doute en vous envoyant par dessus bord, avec quelques pruneaux de plomb en guise de lest. Nous avons horreur de ces façons excessives. Dans ces conditions, il n'y a pour nous qu'une solution : vous conduire en un lieu écarté, et vous y confier, pour un temps indéfini, à votre bonne chance.

Johnie voulut protester; s'informer : il ne comprenait pas très bien les derniers mots du chef contrebandier. Les deux autres coupèrent court à tout autre discours, prirent le collégien chacun par un bras et le ramenèrent au haut de l'échelle, en le priant de retourner avec les siens et d'attendre les événements.

A Freddie et à Pad, Johnie expliqua de son mieux ce qui leur arrivait. Avant qu'il eût terminé, un canot automobile sortit de derrière le vapeur et vint prendre la barque en remorque.

Le vapeur et le canot se perdirent immédiatement de vue. Dans le canot automobile, les garçons avaient entrevu deux hommes armés de mitraillettes.

La course dura plusieurs heures. On passa plusieurs fois entre des îles. Dans cette nuit noire, nos amis étaient complètement perdus. A la fin, l'on s'arrêta à la pointe d'une terre basse, sur laquelle Johnie, Freddie et Pad furent invités à descendre. A peine y avaient-ils mis les pieds, que le moteur repartit.

— Bon séjour ! cria une voix railleuse, qui s'éloignait. Et l'autre enchérit : « Bonnes vacances ! »

Bien entendu, les contrebandiers avaient emmené le « Vieux Mammouth »...

★

Nos garçons étaient seuls, sans embarcation, sur un îlot situé probablement au large !...

— Que vont penser nos parents ? murmura Freddie, consterné.

— Ah !... Ah !... cria l'Oiseau-Rok d'une voix stridente.

— Eh bien, pourquoi hurles-tu comme cela ? Tu deviens fou ?

Le jeune garçon était déchaîné :

— Les pigeons ! Nous allons envoyer les pigeons !

— Merveilleuse idée ! fit Johnie avec enthousiasme ! Mais, pour écrire un billet, il faudra attendre le jour.

— Non, non ! reprit Pad, toujours au comble de l'excitation. J'ai un briquet, un stylo, un carnet. Vous pouvez écrire tout de suite le message.

— Mon vieil Oiseau-Rok, dit Freddie, en lui serrant chaleureusement la main, tu es un type épatant ! Quand je pense

> **TINTIN EN VACANCES**
>
> **Pour recevoir « TINTIN » n'importe où, LIS CECI :**
>
> a) Si tu es abonné : fais-nous connaître tes nom, adresse et numéro d'abonnement. PRECISE AUSSI ton adresse de vacances ainsi que le début et la fin du séjour.
>
> b) Si tu n'es PAS ABONNE : mêmes renseignements que ci-dessus, plus l'envoi de 6 frs. en timbres-poste par journal à envoyer.

que nous avons failli te refuser comme passager !... Revenus à Cholester, je te ferai nommer Copain d'honneur par mes camarades rhétoriciens. Ce sera une gloire sans précédent pour un élève de sixième.

Pad se rengorgea, et tira de sa poche les objets annoncés. A la lueur du briquet, Johnie écrivit un mot dans lequel il priait M. Hawless de rassurer son père et le père de Freddie. Il ajouta quelques indications, forcément vagues, sur l'endroit où ils se trouvaient : « un îlot au large, dans la direction Sud-Ouest ». Le billet roulé, fut glissé dans l'étui attaché à la patte du premier pigeon. Celui-ci fut lâché. Il sembla aux nouveaux Robinsons qu'il prenait effectivement la route du nord-est.

Toujours en s'aidant du briquet, les trois garçons découvrirent une cabane délabrée, asile abandonné de quelque pêcheur ou chasseur de pétrels. Vaille que vaille, ils passèrent la nuit dans ce refuge.

Le lendemain à l'aube, ils purent juger de la situation dans son ensemble. L'îlot sur lequel ils se trouvaient était à trois bons milles de n'importe quelle terre visible. Il mesurait tout au plus un demi mille de large et autant de long. Entièrement rocheux, il ne portait que la ca-



bane, les débris d'un trétaux à faire sécher le poisson, et une espèce de silo qui se révéla plein de boîtes de biscuits, de boîtes de sardines et de bouteilles de limonade.

★

Johnie, Freddie et Pad vécurent là des semaines. Tous les huit jours, ils lâchaient un pigeon avec un billet circonstancié. Mais le dernier pigeon ne voulut pas s'envoler, car on n'avait pu presque rien lui donner à manger. Alors on le fit cuire et on le mangea joyeusement, en chantant :

— Que le diable emporte, que le diable emporte au diable, les satanées sardines !

Car la vérité oblige à dire que les trois amis n'avaient jamais été aussi heureux.

Sauf quand ils discutaient sur les chances respectives des « Chats Bicolores » et des « Spartiates » engagés dans le grand match de base-ball du 19 juillet. Alors c'était la bagarre en règle. Et cela revenait tous les soirs !

★

Un beau jour, l'un des canots automobiles qui sillonnaient l'archipel à la recherche des collégiens perdus, les découvrit sur l'îlot et les sauva. Ils étaient maigres, dépenaillés, tannés par le soleil et par l'air marin — et radieux...

Après avoir remercié leurs sauveurs, le premier mot de Johnie fut pour demander qui avait gagné le match de base-ball opposant les « Chats bicolores » aux « Spartiates ».

— La rencontre n'a pas eu lieu, lui répondit-on.

C'était bien la peine de tant se monter la tête !

Freddie posa, lui aussi, une question :

— Quelle date avons-nous ?

Le patron du canot lui montra son agenda : le 14 septembre.

— Sapristi, fit Pad, demain, nous rentrons au collège ! Nous avons raté les grandes vacances !

— Que dis-tu ? répliquèrent Johnie et Freddie d'une même voix. Mais nous avons eu les plus belles vacances du monde !



LE CASQUE TARTARE



M. Lambique se rend chez le Capitaine Rabakol, qui l'attend pour croiser le fer. Mais...



























(A suivre.)



Textes et dessins de Jacques Martin.





























hnie et
s avons
nde !

(A

Le timbre TINTIN

QUAND j'étais petit, un ami m'avait parlé des champs de macaroni que l'on cultivait en Italie. Je le croyais ferme et il a dû bien rire à mes dépens. Depuis, j'ai appris comme vous que les pâtes sont faites avec du froment.

Mais, désireux d'en savoir davantage, je me suis rendu chez Toselli.

Là, j'ai demandé à mon guide :

— Comment s'y prend-on, Monsieur, pour transformer la farine en macaroni ?

— Pas si vite, mon ami, tu oublies le plus important : demande-moi plutôt comment le grain de froment devient farine ou semoule.

— Mais je suppose que, comme pour le pain...

— Eh bien, non ! La fabrication du macaroni exige une préparation bien plus délicate. En deux mots : le grain est aspiré jusqu'au faîte de l'usine, d'où il descend d'un étage à l'autre jusqu'au rez-de-chaussée. Il passe ainsi par cinq cribles différents qui éliminent la plupart des impuretés; par un aimant qui retient les aiguilles, clous, etc., et enfin par un double lavage à grande eau et un séchage à l'air chaud.

— Et puis, on le moud ?

— Quelle impatience ! Non, pas encore ! Le froment doit encore être décortiqué. La pellicule qui entoure chaque grain, est déchirée par frottement et éliminée par brossage. Il nous reste, enfin, le grain pur.

— Et alors ?

— Pour la monture, ce grain sera conduit à l'étage supérieur et passera de haut en bas par une série d'appareils hermétiquement clos, contrôlés de l'extérieur au travers de vitres.



C'est ainsi que s'effectuent les opérations de concassage, de cylindrage, de blutage et de tamisage.

Ensuite, la semoule de froment est versée dans un pétrin, additionnée d'eau et travaillée mécaniquement. Ce sont deux roues en acier qui pétrissent la pâte tout en l'écrasant.

— Au moins, ce n'est pas compliqué.

— En effet, le principe est simple.

Mais la complication vient du soin extrême qu'apporte TOSELLI à chacune des opérations ! Par après, les presses hydrauliques forcent la pâte dans des moules en bronze, afin d'obtenir des macaroni, vermicelle, etc...

D'autres pâtes passent entre deux séries de cylindres de plus en plus serrés. Des feuilles de pâtes sont découpées, on fait les nouilles.

Enfin, on procède au séchage des pâtes. Ce qui est tout un art.

La chaleur et l'air doivent, en effet, être soigneusement dosés si l'on veut obtenir un séchage progressif qui ne rende pas la pâte cassante.

— Ouf ! J'en ai appris des choses chez TOSELLI. Merci beaucoup, Monsieur ! Je reviendrai vous dire bonjour en passant !

★

LISTE DES PRIMES

1. Cinq séries de 40 vignettes « Le Roman du Renard ». Par série : 50 points. — 2. Carnet de décalcomanies TINTIN. Carnet « A », 15 sujets : 50 points. — 3. Idem. Carnet « B », 22 sujets : 60 points. — 4. Cartes postales en couleurs, dessinées par Hergé. Série I ou II : 70 points. — 5. Poche de papier à lettre TINTIN : 80 points. — 6. Coquet fanion TINTIN pour trottinette, vélo ou voiture : 100 points. — 7. portefeuille TINTIN : 200 points. — 8. Puzzle TINTIN, scènes originales sur bois, dessinées par Hergé. Modèle A : 350 points. — 9. Puzzle TINTIN, idem. Modèle B : 500 points. — 10. Jeu de cubes TINTIN, création de Hergé : 500 points.

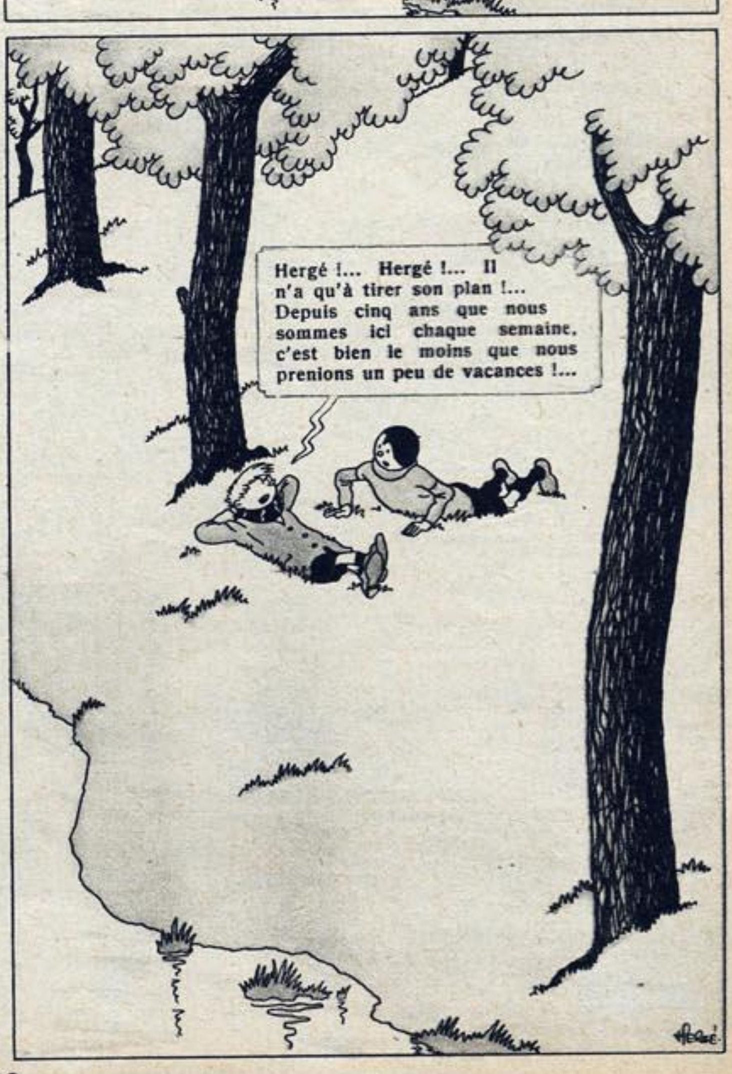
LES NOMS A RETENIR !

VICTORIA — MATERNE — PALMAFINA
TOSELLI — HEUDEBERT

LES AVENTURES DE QUICK ET FLUPKE

VACANCES





Ruses de Guerre

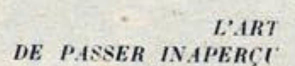
LA vie des insectes, comme celle des oiseaux, des poissons et des grands mammifères, n'est hélas! qu'une lutte perpétuelle. Pour assurer leur subsistance, les tout petits dévorent leurs frères et ils finissent à leur tour par être mangés par plus gros ou plus forts qu'eux. C'est peut-être dans la guerre que se livrent les insectes entre eux que sont dépensés les plus grands trésors d'ingéniosité, aussi bien pour l'attaque que pour la défense, et que sont employées les ruses de guerre les plus déconcertantes.

OU LA VIE PREND LES APPARENCES DE LA MORT

REGARDEZ cette jolie coccinelle!... Regardez cette cantharide dont le corps d'un vert doré ressemble à un fuseau et qui vit sur les frênes!... Elles savent que leurs ennemis ne mangent que des proies vivantes et l'art avec lequel elles simulent la mort les a déjà plusieurs fois sauvées d'un trépas certain. Dès qu'un danger les menace, elles restent immobiles ou se laissent tomber sur le dos. Elles peuvent même secréter un liquide malodorant... Qu'un lézard trop gourmand les morde, il se retire précipitamment avec les signes de la plus vive contrariété! Le liquide lui a fait l'effet du vitriol.

BOMBARDEMENT DEFENSIF

LE brachine, petit coléoptère au corselet allongé, est un insecte modeste et craintif. Il vit sous les pierres ou les feuilles mortes. Mais il a un ennemi redoutable : le beau carabe doré aux formes élégantes, que tous nos amis de la campagne connaissent bien. Quand le brachine se sent poursuivi, il lance au nez de son agresseur un liquide qui se vaporise aussitôt dans l'air en produisant une détonation nettement perceptible. L'odeur qui accompagne cette détonation est si désagréable que le beau carabe rebrousse chemin sans insister.



SACRIFICE SANS EFFUSION DE SANG

PARFOIS, dans les cas urgents et graves, c'est par l'autotomie que l'animal se sauve. Tout comme le lézard qui s'enfuit en vous laissant un bout de sa queue dans la main ou comme le homard qui se sectionne une pince, certains insectes, la sauterelle notamment, n'hésitent pas lorsqu'il le faut à s'amputer d'une patte. Généralement, cette autotomie est déterminée par une contraction musculaire qui brise le membre à l'endroit de la moindre résistance. C'est un mouvement de défense non raisonné, analogue à l'abaissement de la paupière chez l'homme, lorsqu'il croit que quelque chose va lui entrer dans l'œil.

LA PIQURE QUI NE TUE PAS

VOUS connaissez peut-être ces élégants insectes au corps long, aux antennes fines et droites, aux ailes à nervures translucides, à l'abdomen terminé par deux cils courbes. On les appelle ichneumons. Ce sont les grands ennemis des chenilles.

L'ichneumon ne construit pas de nid. Comme, d'autre part, ses larves ont besoin pour croître d'une proie vivante, il dépose ses œufs dans les replis des anneaux d'une chenille. L'opération s'effectue en un clin d'œil. En dépit de ses contorsions et de ses efforts désespérés, la chenille est piquée. Elle porte désormais, sous son épiderme, des œufs qui vont bientôt éclore et dont les larves la dévoreront... Nul force au monde ne lui permettra d'échapper à son destin.

Les mœurs du sphesc, qu'on désigne habituellement sous le nom d'abeille militaire, sont encore plus curieuses. Lui aussi s'attaque aux chenilles, mais il les paralyse en les piquant au niveau des centres nerveux. Ses proies vivantes et inertes sont ensuite emmenées dans son nid. Comme le sphesc est prévoyant, dans la crainte que ses prisonnières ne se raniment inopinément et ne brisent l'œuf dans leurs ébats, il suspend celui-ci à la voûte de son nid par un fil. De la sorte si la chenille parvenait à bouger, l'œuf oscillerait sans se briser. Quand la larve sort de l'œuf, il ne lui reste plus qu'à dévorer la proie que sa mère diligente a préparée pour elle.

L'ART DE PASSER INAPERÇU

CERTAINS insectes poussent le raffinement fort loin. Ils vont jusqu'à transformer leur apparence en se confondant avec les choses qui les entourent ou en prenant l'aspect d'un autre animal. La mante religieuse qui, à l'état de repos, tient ses longues pattes de devant repliées sur elle-même comme si elle faisait sa prière, reste immobile dès qu'elle pressent un danger et parvient à se confondre avec les feuilles des arbres, à tel point qu'un oiseau passera près d'elle sans la toucher. De même, la chenille appelée l'urapteryx, qui fréquente le sureau, se tient raide et droite, attachée par la tête, et ressemble à s'y méprendre à une brindille de bois.

Mais plus étrange encore est le mimétisme par ressemblance. Un papillon d'Amérique, le leptalide, ayant constaté qu'un autre papillon, l'héliconie, n'était jamais attaqué par la gent emplumée, est parvenu à imiter si parfaitement son congénère que les oiseaux ont peine à le reconnaître et ne lui font plus guère de mal...

N'est-il pas merveilleux, les amis, l'instinct de ces petites bêtes qu'un si grand nombre d'entre nous méprisent ou ignorent superbement?



Quelques instants plustard!

Alerte! les voilà!







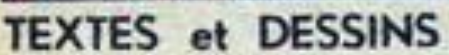


(A suivre.)



Monsieur Barelli à Nusa-Penida

Au cours d'une tempête, Moreau et Barelli, qui voyageaient à bord du « Squale », ont été jetés à la mer. Ils parviennent à atteindre un bateau de pêche...



TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.





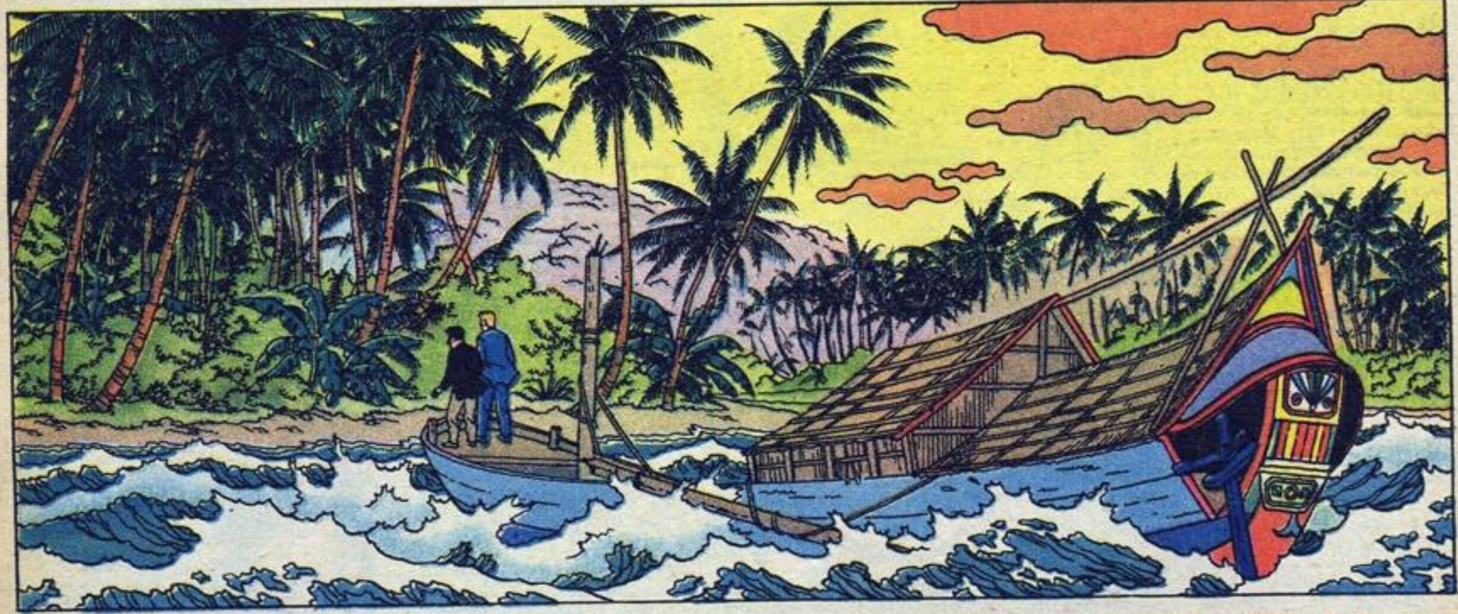


















(A suivre.)



Le train spécial, qui emportait les joyaux de la couronne de Ravonie vers Liverpool, a été audacieusement enlevé par les pirates du rail. Sexton Blake est chargé par la Compagnie des Chemins de fer d'élucider ce mystère...



Mais tandis que Blake et Tinker poursuivent activement leur enquête, les dépanneuses des bandits s'arrêtent près d'une carrière désaffectée...



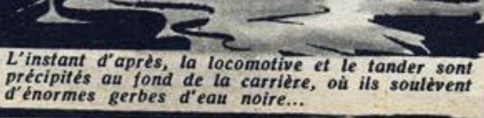











L'instant d'après, la locomotive et le tander sont précipités au fond de la carrière, où ils soulèvent d'énormes gerbes d'eau noire...


... et quelques secondes plus tard, le fameux wagon blindé qui devait conduire à Liverpool l'inestimable trésor de la couronne de Ravonie, suit le même chemin...

(A suivre.)

Les FAUCONS de la MER

Michel Balestra, l'oncle de Marc, a été enlevé par les « Faucons Noirs ». Marc, Denis et Jean — un « Chevalier du Bonheur », ennemi des « Faucons » — sont partis à sa recherche dans le désert. Ils se trouvent soudain encerclés par un groupe d'Arabes...

Néanmoins, les Arabes qui entourent nos amis ne sont pas, comme ceux-ci le craignent, des amis des « Faucons Noirs ». Ce sont simplement des bédouins de la tribu Affit, en guerre avec la tribu des Nasiah; ils viennent d'incendier le village de leurs ennemis et battent la région...







Ça va, Marc ?

Je préfèrerais le cheval... Tu as trop de chance !...

Sans perdre un instant, les Arabes ligotent nos trois amis et les chargent sur leurs montures. Puis ils s'élancent au galop à travers le désert...



Mais Marc, qui est attaché sur le dos du même chameau que le « Chevalier », réussit à délivrer celui-ci. Au moment propice et sans être vu, Jean se laisse glisser à bas de la bête...

Au petit jour, les Arabes atteignent l'oasis d'Arfa, où ils ont installé leurs tentes et parqué leurs troupeaux.







(A suivre.)

MONSIEUR VINCENT



Apprenant que la paroisse de Châtillon est sans Curé, Vincent s'y est rendu à l'insu de son maître, M. de Gondi. Mais il est assez mal reçu par les Châtillonnais, dont beaucoup se sont convertis au protestantisme...

TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING



















(A suivre.)

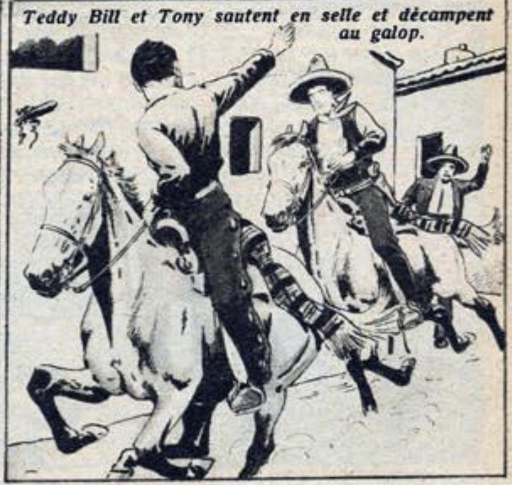
ALERTE DANS LA PRAIRIE

Dessins de Le Rallic

Teddy Bill et ses amis luttent contre Callway et sa bande, qui veulent chasser les Indiens de leurs territoires.

























(A suivre.)

Interdit aux garçons

DES VAVANCES AU ZYTHOGALA EN PASSANT PAR MON JARDIN



VOILA enfin la belle saison des vacances ! Hourrah ! Trois fois hourrah !

Notre amie Ninon vient de s'envoler vers la Bretagne. Elle a promis de nous raconter par le menu toutes les aventures qui pourraient lui arriver à elle-même et à son cousin Achille (car ces deux-là, qui se disputent comme chien et chat, ne se quittent jamais, surtout pas en vacances). La brave Françoise et son régiment de frères vont partir bientôt dans les Ardennes pour passer l'été à la ferme de leur grand'mère. De là aussi nous parviendront de joyeux échos entrecoupés de bêlements et de beuglements.

Moi, par contre, je vais bien plus près et bien plus loin que mes amies. Je pars en exploration. A la découverte de mon jardin. Quelles belles heures en perspective ! Un jour, je ferai sonner mon réveil à l'aube, pour voir le soleil se lever derrière les pommiers du verger et pour courir pieds nus dans la rosée des pelouses. Un soir, je dominerai ma peur et j'irai reconnaître au clair de lune mes buissons familiers. Une autre fois, j'épierai longuement dans l'herbe le travail des fourmis, sur les fleurs, le butinement d'une abeille, pour y cueillir des cerises, ou pour me cacher dans leur ombre mystérieuse, un livre en mains. J'écouterai, au crépuscule, le chant des oiseaux. Je rêverai...

Je jardinerai aussi un peu, bien sûr. C'est indispensable. Mais je me limiterai aux travaux agréables, ceux qui conviennent aux demoiselles distinguées que nous sommes, vous et moi. Quant aux autres, plus vulgaires et surtout plus fatigants, je compte en charger certains garçons de mes relations, choisis parmi les plus braves. Car il en est qui cachent de si mauvais instincts... Ainsi celui qui, en un tournemain, avait terminé l'arrachage des mauvaises herbes d'un parterre de rosiers (une rude corvée, entre nous). Hélas, le resquilleur s'était contenté de recouvrir ces mauvaises herbes d'une couche de terre soigneusement ratissée. Un autre, me planta tous mes bulbes de tulipes, racines en l'air. Un troisième, versant du tue-herbes sur un chemin, détruisit « involontairement » une plate-bande de myosotis. Mais le plus impertinent fut celui qui, sur une pelouse, écrivit « zut » avec la tondeuse à gazon !



J'ai beaucoup hésité avant d'écrire le mot « zut ». Parce que « TINTIN » est le journal de la jeunesse polie, et parce que je croyais que « zut » n'était pas français.

Eh bien, je l'ai trouvé dans le dictionnaire... au milieu de toutes sortes d'autres choses intéressantes à la lettre Z. (A replacer dans une conversation si l'on veut se donner le genre érudit). Savez-vous que les petits Musulmans ne vont pas à l'école, mais à la zaouïa ? Que la mésange zinzinule ? Que le Zérumbet est une espèce de zingibéracée ? Qu'un cheval zain n'a pas un poil blanc ? Que zoé à sa place toute trouvée dans le répertoire d'injures du capitaine Haddock, car c'est le nom des « larves de moules » ? Que zouzou est un militaire et zizi un oiseau ?

Au revoir, chères amies. Avant de nous quitter, vidons ensemble, en l'honneur des vacances, un verre de zythogala !...

Brigitte

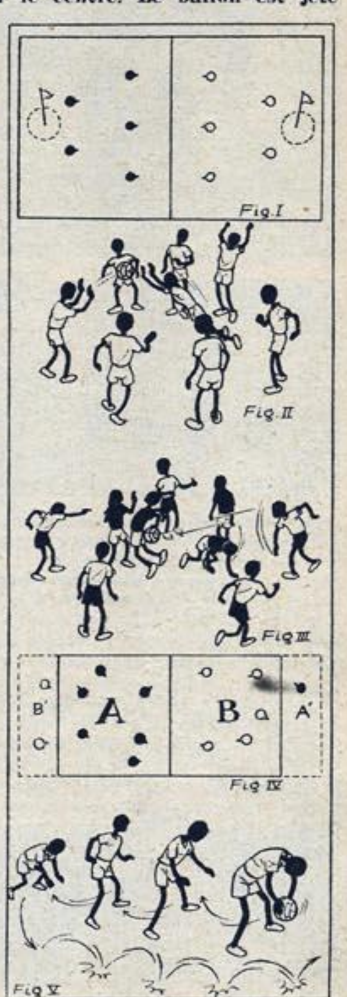
Voici des jeux pour vos vacances

QUE faire d'un ballon ? Cette question ! me direz-vous ! Tous, vous connaissez le football, le basketball et le volleyball, sports qui dans la plupart des pays du monde rencontrent un succès considérable.

Mais voici à présent, pour vos vacances, quelques autres manières d'utiliser un ballon.

Et tout d'abord, le HANDBALL (fig. 1). Nombre de joueurs indifférent, répartis en deux équipes. En guise de buts, disposez à chaque extrémité du terrain un cercle de 1 m. de rayon, au centre duquel vous plantez une branche, une canne ou une perche. Aucun joueur ne peut pénétrer dans ce cercle. Le jeu ressemble un peu au football, sauf qu'il se pratique... avec les mains. C'est donc un jeu d'adresse et de passes. Un but est marqué lorsqu'un joueur réussit à renverser, au moyen du ballon, le piquet du camp adverse.

Voulez-vous un jeu calme ? Placez vos amis en cercle, et désignez l'un d'eux pour en occuper le centre. Le ballon est jeté en l'air et doit y être maintenu par des coups à mains plates. Un joueur ne peut frapper le ballon deux fois consécutivement. Ensemble, vous comptez combien de fois le ballon est « repris » avant de toucher le sol. Vous changez ensuite le joueur du centre. Il vous reste à voir avec quel « meneur » le ballon aura été frappé le plus de fois avant de tomber ! (fig. 2)



En cercle également, avec un joueur au centre, passez-vous le ballon de part et d'autre du cercle, tandis que le joueur de piquet doit essayer d'attapper le ballon. Lorsqu'il y réussit, il est remplacé par un autre.

Toujours en cercle, sans personne au milieu, lancez le ballon à l'un de vos amis en prononçant un mot de deux syllabes. (Ex. : mouton.) Votre partenaire reçoit le ballon et le relance immédiatement à un autre, en utilisant la dernière syllabe de votre mot comme début d'un nouveau. (Ex. mouton, puis tom-ber, bé-cane, can-ot, etc.).

Un peu plus rapide à présent !... Répartissez-vous en trois, quatre ou cinq équipes comptant le même nombre de joueurs (par ex., trois équipes de quatre). La première équipe se place au centre, et les trois autres forment cercle autour d'elle. Pour obtenir un cercle de bonnes dimensions, tenez-vous tous la main, lâchez, puis faites un pas en arrière.

Au signal du meneur de jeu, le ballon est mis en circulation. Il s'agit pour les joueurs du cercle de « massacrer » les joueurs du centre dans le plus bref délai possible. Ceux-ci ne peuvent en aucun cas toucher la balle. Celui qui n'a pu l'éviter est éliminé et rejoint les joueurs du cercle. Il participe alors au jeu CONTRE son équipe. (C'est l'occasion de voir si vous êtes « beaux joueurs »).

On chronomètre combien de temps chaque équipe a tenu avant que tous ses joueurs soient éliminés (fig. 3).

Du même type : Le jeu « Camp A - Camp B » !...

Vous tracez au sol un vaste rectangle, comme indiqué à la fig. 4. Les joueurs de A essayent d'atteindre au moyen du ballon ceux du camp B. Le ballon ne peut être touché ou bloqué que des mains. Celui qui est atteint sur une autre partie du corps est éliminé et va se placer derrière le camp adverse(donc en A, pour un joueur de A, en B' pour un autre). De son nouvel emplacement, il continuera le jeu en aidant son équipe. Comme vous voyez, les ruses et les jeux de passes au-dessus du camp adverse sont possibles.

A perdu le camp dont tous les joueurs sont passés derrière le camp « ennemi ».

Si maintenant vous disposez de deux balles ou ballons, voici une idée :

LE RELAIS A MAINS. — Les joueurs sont répartis en deux équipes. Chacune d'elles se met en file, ses joueurs l'un derrière l'autre, à 1 m. de distance, en station écartée. Au signal, les deux premiers joueurs se penchent et passent le ballon entre les jambes vers l'arrière. Le dernier prend le ballon et, sans le tenir en mains, (donc en le faisant rebondir du plat de la main) vient prendre place à un mètre devant le premier.

L'équipe gagnante est celle qui, avançant de la sorte, arrive la première à la ligne fixée d'arrivée.

Enfin, un jeu qui vous fortifiera les jambes !

Tous en cercle, accroupis sur les talons. On se « cale » le ballon avec vigueur et le joueur qui, en recevant le choc du ballon tombe à la renverse ou déplace un pied, perd un point.

LE MYSTÈRE de la GRANDE PYRAMIDE

TEXTES ET DESSINS D'EDGARD-P. JACOBS

Ayant aperçu deux inconnus qui s'introduisaient dans le mastaba du Dr Grossgrabenstein, Mortimer leur emboîte le pas. Mais il perd la trace des visiteurs et se résigne à les attendre dehors. Il reconnaît bientôt Olrik et Sharkey. Au moment où il veut les prendre en filature, il bute sur un homme accroupi...









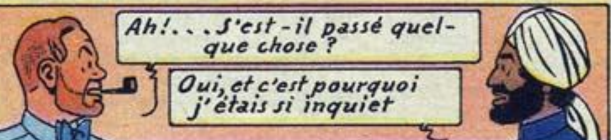


Tandis que le professeur reprend le chemin de "Ména House", une Lincoln noire roule à tombeau ouvert sur la route de Giza...























(A suivre.)